

Le vrai visage du mal

Hannah Arendt, Allemagne / France, 2012, 1 h 53

Jean-Marie Lanlo

Numéro 286, septembre–octobre 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69836ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lanlo, J.-M. (2013). Compte rendu de [Le vrai visage du mal / *Hannah Arendt*, Allemagne / France, 2012, 1 h 53]. *Séquences*, (286), 44–45.

Hannah Arendt

Le vrai visage du mal

Hannah Arendt fut l'un des grands esprits du siècle dernier et Les Origines du totalitarisme est aujourd'hui considéré comme un ouvrage de référence. Pourtant, le concept de la banalité du mal, élaboré quelques années plus tard par Arendt à l'occasion du procès d'Adolf Eichmann, fut à l'époque mal accueilli. En revenant sur cet épisode de la vie d'Hannah Arendt, Margarethe von Trotta nous livre un film d'une apparente simplicité mais qui a su éviter bon nombre d'écueils, grâce notamment à une maîtrise exemplaire.

Jean-Marie Lanlo

Hannah Arendt est une figure connue des amateurs de science politique ou de philosophie, que le grand public ne connaît pas toujours très bien. En choisissant de lui consacrer un film, Margarethe von Trotta devait en tenir compte. Il lui était en effet indispensable de proposer à ses spectateurs des pistes biographiques suffisantes à l'appréhension et à la compréhension de son sujet. La manière dont elle se sort de cette première difficulté est un bel exemple de maîtrise de l'écriture. Au lieu de proposer au spectateur une introduction trop ouvertement didactique, elle a opté pour l'intégration de nombreuses informations biographiques à la diégèse du film. En agissant ainsi, la cinéaste prenait le risque de mettre dans la bouche des différents protagonistes des dialogues trop ouvertement explicatifs (voire d'intégrer au film des scènes complètes dans le seul but de combler les lacunes du spectateur). La manière dont Margarethe von Trotta et sa scénariste Pam Katz s'acquittent de leur tâche est exemplaire. Hormis les flashbacks consacrés à Martin Heidegger (justifiés par la relation intime et le statut particulier des deux protagonistes¹), les scénaristes distillent avec parcimonie et toujours à bon escient leurs informations biographiques.

Une fois ces bases subtilement posées, il restait à accomplir une tâche autrement plus ardue : rendre compte de manière accessible du concept de la banalité du mal. Ce concept est suffisamment complexe pour avoir été mal accueilli à l'époque car souvent mal interprété. Margarethe von Trotta se devait de le restituer le plus justement et le plus clairement possible afin d'éviter tout malentendu. L'objet du présent article n'est pas d'explicitier ce concept, mais nous devons tout de même en dire quelques mots avant de continuer.

Pour faire très simple, rappelons que le concept de la banalité du mal a été élaboré lorsque Hannah Arendt a suivi le procès d'Adolf Eichmann². Ce concept n'excuse ni l'homme ni ses actes, mais explique le phénomène : les prises de décisions les plus insoutenables ne sont pas obligatoirement commises par des monstres mais peuvent l'être par des personnes banales, agissant plus par zèle ou ambition que par cruauté. Consciente de ne pas produire un cours de philosophie politique mais de réaliser un film destiné à tous, la réalisatrice fait une nouvelle fois preuve d'une grande finesse. Tout en se refusant à des démonstrations trop hermétiques, elle a suffisamment confiance en l'intelligence de son spectateur pour ne pas donner à ses propos des allures de cours de vulgarisation abêtissant. Pour étayer avec force la thèse



Réfléchir sur la banalité du mal



Se livrer à une démonstration de philosophie politique de cet ordre avec les outils du cinéma n'était pas chose facile. En allant puiser l'essence de cette banalité du mal chez le vrai Eichmann et en s'appuyant sur un scénario parfaitement construit, Margarethe von Trotta a atteint son principal objectif.

d'Arendt, Margarethe von Trotta s'est non seulement appuyée sur les qualités d'écriture déjà évoquées, mais également sur une idée de mise en scène aussi simple que brillante.

Comme nous l'avons vu, l'élaboration du concept de banalité du mal a eu comme déclencheur la personnalité d'Eichmann et l'observation de son comportement durant son procès. Il était donc essentiel d'en faire part le plus justement possible. La cinéaste aurait pu engager un acteur et lui demander de donner au mal personnifié une apparence fragile. En agissant ainsi, elle courait cependant le risque d'être accusée de céder à la facilité. Un Eichmann de fiction – avec sa calvitie, ses lunettes, son rhume et son air de ne jamais vraiment comprendre ce qui se passe – aurait pu facilement être jugé caricatural ou être perçu comme une exagération fictionnelle privilégiant sa fonction démonstrative au réalisme du personnage. Or, ce portrait trop improbable pour être vrai est justement celui du vrai Eichmann. En utilisant les images d'archives du procès, Margarethe von Trotta évitait le risque d'être accusée de manipulation du spectateur.

Se posait alors un autre problème. Comment intégrer une image d'archives à la diégèse du film? Lorsqu'une telle image est intégrée à la fiction pour renforcer son cachet «d'après une histoire vraie», elle a souvent un effet contraire à l'effet souhaité³. Margarethe von Trotta ne tombe pas dans le piège et trouve la solution parfaite. Les images d'Eichmann sont diffusées par les téléviseurs présents dans la salle de presse⁴ du Palais de justice. Ainsi, l'image d'archives ne vient pas lutter contre le film en limitant sa portée mais, au contraire, l'intègre littéralement en l'enrichissant. La Hannah Arendt interprétée par Barbara Sukowa devient par ce procédé une contemporaine du vrai Eichmann. Elle peut se nourrir de son image pour étayer une thèse devenu limpide

aux yeux d'un spectateur n'ayant jamais l'impression d'avoir été manipulé par une exagération de la réalité.

Se livrer à une démonstration de philosophie politique de cet ordre avec les outils du cinéma n'était pas chose facile. En allant puiser l'essence de cette banalité du mal chez le vrai Eichmann et en s'appuyant sur un scénario parfaitement construit, Margarethe von Trotta a atteint son principal objectif. Mais ce n'est pas tout. En rendant accessible sa démonstration et en rappelant l'incompréhension suscitée par Arendt à l'époque, elle en profite pour nous livrer un enseignement toujours d'actualité: se laisser aveugler par les fausses évidences peut nous empêcher de comprendre les origines de certains dangers, et donc de trouver les moyens de les combattre. Ce rappel, à l'heure où l'information circule si vite qu'elle rend parfois difficile son analyse, nous semble essentiel. Encore faut-il pour cela être capable de mettre en doute certaines de ses propres convictions.

¹Une juive allemande contrainte à l'exil et un adhérent au Parti national-socialiste des travailleurs allemands.

²Haut fonctionnaire du Troisième Reich, il fut chargé de gérer la logistique de la déportation et de l'extermination.

³Souvenons-nous de la scène du stationnement, dans *L'Affaire Dumont*, qui donnait soudainement aux personnages de fiction, pourtant parfaitement incarnés par d'excellents acteurs, des allures de pâles copies de personnages réels.

⁴À l'exception toutefois de la première apparition d'Eichmann, qui ne respecte pas ce procédé et qui est peu convaincante.

■ **Origine** : Allemagne / France – **Année** : 2012 – **Durée** : 1 h 53 – **Réal.** : Margarethe von Trotta – **Scén.** : Pam Katz, Margarethe von Trotta – **Images** : Caroline Champetier – **Mont.** : Bettina Böhler – **Mus.** : André Mergenthaler – **Son** : Vittore Greg – **Dir. art.** : Anja Fromm – **Cost.** : Frauke Firl – **Int.** : Barbara Sukowa (Hannah Arendt), Axel Milberg (Heinrich Blücher), Janet McTeer (Mary McCarthy), Julia Jentsch (Lotte Köhler), Ulrich Noethen (Hans Jonas), Klaus Pohl (Martin Heidegger), Adolf Eichmann (lui-même, images d'archives) – **Prod.** : Bettina Brokemper, Johannes Rexin – **Dist. / Contact** : EyeSteelFilm.